慶應義塾大学学術情報リポジトリ
Keio Associated Repository of Academic resouces

Title	Discontinuité du moi chez Chateaubriand
Sub Title	シャトーブリオンにおける自我の非連続性
Author	藤村, 均(Fujimura, Hitoshi)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2006
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 No.42 (2006. 3) ,p.35- 45
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20060331-0035

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Discontinuité du moi chez Chateaubriand

FUJIMURA Hitoshi

1 Le moi fragmentaire

La conscience de Chateaubriand se caractérise par la discontinuité du moi qui se manifeste dans ses oeuvres.

> Les deux filles des Bourbons, Anne-Genevièvre et Marie-Caroline, se sont retirées ; les deux matelots de la chanson du poète plébéien s'abîmeront ; Dieppe est vide de moi-meme : c'était un autre moi, un moi de mes premiers jours finis, qui jadis habita ces lieux, et ce moi a succombé, car nos jours meurent avant nous. Ici vous m'avait vu sous-lieutenant au régime de Navarre, exercer des recrus sur les galets ; vous m'avez revu exilé sous Bonaparte ; vous m'y rencontrerez de nouveau lorsque les journées de juillet m'y surprendront[1].

La continuité du moi ne s'instaure pas dans la conscience de l'auteur des *Mémoires*. Il se sent écartelé entre plusieurs moi qui ne sont pas durables et qui sont constitués chacun par des expériences particulières. Un moi ayant vécu autrefois à Dieppe ne ressemble pas à un autre moi qui revisite cette ville. Ici l'identité de lieu n'assure pas la continuité de l'être à travers le temps. Chateaubriand ne parvient pas à constituer, par l'écriture, un moi supérieur présidant à toutes les éxpériences vécues : (cette discontinuité du moi, ce changement perpétuel de notre coeur et de notre point de vue est considéré comme une mort avant la mort définitive.)

L'auteur des *Mémoires* n'a jamais trouvé un pays pour s'installer définitivement, étant toujours attiré par les ailleurs. Depuis sa jeunesse, il n'a jamais su s'enraciner. A la suite des années de formation alentour de Saint-Malo, parfois à Dieppe, parfois à Combourg, sans être fixé à un lieu précis, Chateaubriand ne cesse

de se déplacer à travers le monde. La découverte du nouveau Continent est suivie d'un long séjour en Angleterre ; il effectue ensuite un pèlerinage à Jérusalem. A cela s'ajoutent des séjours et de nombreux voyages en plusieurs pays de l'Europe comme ambassadeur ou pour multiples raisons. De ces déplacements incessants en différentes parties du monde, qui lui ont inculqué des éléments hétérogènes et contradictoires, voire des valeurs antinomiques (les coutumes de l'Angleterre et ceux de la France) résultent le tiraillement de sa conscience entre plusieurs pays où il a passé une partie de son existence et la difficulté de constituer une durée intérieure entre plusieurs périodes de sa vie.

L'errance de l'auteur des *Mémoires* devient plus nerveuse et plus stérile avec l'âge. Hans Peter Lund souligne « l'inutilité des voyages de Chateaubriand » ; « le but du voyage devient, poursuit le même auteur, de plus en plus incertain, inaccessible, recule vers un ailleurs irréel. (...) puisque le voyageur n'arrive jamais à s' installer à Rome qui est son but préféré. »[2)] S'il exprime un attachemet à Saint-Malo comme son lieu de naissance, il ne retournera jamais, plus d'un demi-siècle avant d' y être enterré selon sa volonté.

Fasciné par la vie sauvage du Nouveau Continent et attaché aux moeurs et à l'ordre sociale de l'Angleterre sans être adopté par ce pays, l'auteur des *Mémoires* se sent tiraillé, depuis la jeunesse, entre deux mondes. Il est toujours attiré par les ailleurs[3)]. La fragmentation de son être dans l'espace et dans le temps, et son effacement consécutif semblent déjà programmés, ce que suggère J.-P. Richard, dans les coutumes ancêstraux[4)].

> Les cadets divisaient entre eux tous un seul tier de l'héritage paternel. La décomposition du chétif estoc s'opérait avec d'autant plus de rapidité qu'ils se mariaient. (...) On voit dans les anciennes familles une quantité de cadets ; on les suit pendant deux ou trois générations, puis ils disparaissent, redescendus peu à peu à la charrure ou absorbés par les classes ouvrières, sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus[5)].

Ce texte évoque le destin des cadets de la famille aristocratique, comme le cas de Chateaubriand : pour eux, le lieu d'ancrage de l'origine s'était émietté et perdu avant même leur naissance[6)]. L'ordre judiciaire ne les aide pas à préserver leur identité familliale et géographique ; en les privant de la terre et de la dignité aristocrati-

que, il favorise leur déracinement et l'éloignement de leur milieu d'origine.

2 Le temps comme négativité

Le temps ne constitue pas un être mais le corrode. Pour Chateaubriand, « le temps constitue un des modes les plus décisifs de notre négativité. »[7)]

> Et moi qui se débats contre le temps, moi qui cherche à lui faire rendre compte de ce qu'il a vu, moi qui écris ceci si loin des événements passés, sous le règne de Philippe, héritier contrefait d'un si grand héritage, que suis-je entre les mains de ce Temps, de ce grand dévorateur des siècles que je croyais arrêtés, de ce Temps qui me fait pirouetter dans les espaces avec lui ?[8)]

L'homme ne peut pas intérioriser le temps qui se vide au cours de son existence. Il n'a pas le moyen de maîtriser le temps tout en vivant dedans. L'effort d'un individu qui se démène contre cette puissance implacable s'avère vain : l'homme ne saurait agir autrement que se laisser écraser par elle. En effet, Chateaubriand contemple avec une plus pénétrante désespérance l'écoulement incessant du temps et le néant en quoi se résout son être[9)].

Comme l'auteur des *Mémoires*, le malaise dans le temps est fréquent chez les écrivains préromantiques et romantiques qui ont cessé de se référer à l'ordre supérieure[10)]. A partir du moment où l'homme ne peut plus s'appuyer sur la présence divine, et qu'il considère que le temps humain ne peut pas être transcendé par le temps divin, intemporel et éternel , il ne peut plus que compter sur la mémoire pour sauvegarder ses actes contre l'oubli et pour se constituer comme être[11)].

> Nous oublierions nos amitiés, nos amours, nos plaisirs, nos affaires ; le génie ne pourrait rassembler ses idées ; le coeur le plus affectueux perdrait sa tendresse, s 'il ne s'en souvient plus ; notre existence se réduirait aux moments successifs d'un présent qui s'écoule sans cesse ; il n'y aurait plus de passé. O misère de nous ! Notre vie est si vaine qu'elle n'est qu'un reflet de notre mémoire[12)].

Cependant, le souvenir du passé ne remédie pas à la situation ontologique de l'homme moderne ; il ne console pas l'âme de l'auteur des *Mémoires* en affliction. Les mots comme « misère » et « vaine » dénotent sa désolation devant l'universel écoulement du temps dans lequel son existence est émietté.

> Notre existence est d'une telle fuite, que si nous n'écrivons pas le soir l'événement du matin, le travail nous encombre et nous n'avons plus le temps de le mettre à jour. Cela ne nous empêche pas de gaspiller nos années, de jeter au vent ces heures qui sont pour l'homme les semences de l'éternité[13].

Ainsi l'homme tente de résister à l'écoulement universelle du temps par la mémoire et par l'écriture, mais le temps accable son existence.

> Les heures ne suspendent point leur fuite ; ce n'est pas l'homme qui arrête le temps, c'est le temps qui arrête l'homme. Au surplus, peu importe le rôle que nous avons joué dans la vie ; l'éclat ou l'obscurité de nos doctrines, nos richesses ou nos misères, nos joies ou nos douleurs ne changent rien à la mesure de nos jours. Que l'aiguille circule sur un cadran d'or ou de bois, que le cadran plus ou moins large remplisse le chaton d'une bague ou la rosace d'une basilique, l'heure n'a que la même durée[14].

L'antinomie des situations n'affecte rien l'égalité de la mesure du temps. Quoi qu'on fasse, le temps s'écoulera de la même manière en ignorant la diversité du destin entre les individus. L'horloge qui figure le temps symbolise la vanité de la volonté humaine devant la nature. Ni le luxe (le chaton d'une bague) ni la foi (la rosace d'une basilique) n'humanise ni ne sacralise le temps. En fait, le temps s'institue comme la seule unité et comme la seule mesure.

Si rien ne change le rythme du temps , nos situations et notre état d'âme changent sans arrêt : Chateaubriand est affécté de l'absence de permanance et de durée : « rien n'est demeuré »[15] ; « douce habitude d'aimer, si nécessaire à la vie ! ne dura qu'un moment. »[16] Dès l'adolescence, la permanence fait défaut dans la vie de Chateubriand : lors du retour chez l'oncle Bedée à Jersey, il n'y retrouve plus la plénitude des périodes antérieures : « hélas ! notre hilarité présente ne se composait que de notre gaieté passée. En nous retaçant les scènes de Monchoix, nous trouvions

le moyen de rire à Jersey. »[17] En suivant le pas de Rousseau, Chateaubriand dépeint le bonheur de la première jeunesse où l'âme sensible, avant d'être affectée par les méchancetés du monde, peut s'épanouir en toute insouciance[18]. Mais l'état de grâce ne perdure pas. Bientôt, l'âme de l'adolescent se flétrit.

> je me sentais ni plus aimé ni plus heureux. Bientôt j'allais quitter ma patrie pour émietter mes jours en divers climats[19]..

> Peut-être n'avais-je plus cette innocence qui nous fait un charme de tout : ma jeunesse n'était plus enveloppée dans sa fleur, le temps commençait à la déclore [20].

Les moments exaltants de la première enfance seront suivis d'une vie morose. Désormais les moments présents ne sont plus que les reflets du bonheur du passé.

> Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regerts. On ne souhaite plus le retour des mois riants à la terre ; on le craint plutôt : les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit (...), ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent. De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous (...)[21].

L'emploi fréquent d'une forme grammaticale NE PLUS, « l'un des grands refrains existentiels de Chateubriand »[22], traduit la difficulté d'instaurer la durée dans la conscience de l'auteur des *Mémoires*. Ainsi chez lui les années vécues ne s'accumulent pas pour enrichir son existence.

Chateaubriand remarque d'autre part que les sensations du passé diminuent avec le temps.

> Ces événements personnels dont j'étais si troublé, les événements généraux et prodigieux qui les ont accompagnés ou suivis, n'en ont-ils pas diminué l'importance aux yeux du monde, ainsi qu'à mes propres yeux ? Quiconque prolonge sa carrière sent se refroidir ses heures ; il ne retrouve plus le lendemain l'intérêt qu'il portait à la veille. Lorsque je fouille dans mes pensée, il

> y a des noms, et jusqu'à des personnages, qui échappent à ma mémoire, et cependant ils avaient peut-être palpité mon coeur : vanité de l'homme oubliant et oublié ![23)]

Les sentiments pour les événements qui ont marqué notre existence s'affaiblissent avec les années. Notre mémoire ne parvient pas à retenir les noms et les personnes qui nous ont passionné autrefois. Malgré elle, l'homme échoue à rattraper son passé. C'est le cas de la fameuse résurrection du passé par la mémoire affective.

> Le chant de l'oiseau dans les bois de Combourg m'entretenait d'une félicité que je croyais atteindre ; le même chant dans le parc de Montboissier me rappeler des jours perdus à la poursuite de cette félicité inssaisissable. Je n'ai plus rien à apprendre, j'ai marché plus vite qu'un autre, et j'ai fait le tour de la vie. Les heures fuient et m'entraînent ; je n'ai pas même la certitude de pouvoir achever ces Mémoires. Dans combien de lieux ai-je déjà commencé à les écrire, et dans quel lieu les finirai-je ? Combien de temps me promènerai-je au bord des bois ?[24)]

En dépit de la béatitude que l'on ressentit lors de cette expérience, elle ne nous permet ni nous rapprocher de notre passé ni ressaisir notre présent à partir du souvenir d'un moment du passé comme souvenir générateur et originaire, mais signale l'écart des deux moments de l'existence et le temps qui s'est perdu cependant.

> Je suis maintenant à Montboissier, sur les confins de la Beauce et du Perche. Le chateau de cette terre, appartenant à madame la comtesse de Colberte-Monboissier, a été vendu et démolli pendant la révolution ; il ne reste que deux pavillons, séparés par une grille et formant autrefois le logement du concierge. Le parc, maintenant à l'anglaise, conserve des traces de son ancienne régularité française : des allées droites, des taillis encadrés dans des charmilles, lui donnent un air sérieux ; il plaît comme une ruine[25)].

Non seulement cette ressurection du passé évoque le triple écart entre deux moments de son existence, celui de lieu (Combourg et Montboissier), celui de temps

(enfance et juillet 1817) et celui de destin (espoir et résignation), mais elle se produit au milieu des vestiges de l'époque révolue, château en ruine et objets en abolition.

En fait, ce qui marque la conscience de Chateaubriand, c'est le dimuniendo qui aboutit à disparaître ; figures qui abondent dans les écrits de Chateaubriand : « mille vois s'élèvent. Bientôt les bruits s'affaiblissent. Ils meurent dans les lointains presque imaginaires. » ; « tout ce bruit éperdu et délayé dans le silence se perdit. »[26] ; « le soufle d'un siècle s'affaiblit par degrés et s'éteint dans le silence éternel, à mesure que l'on commence à entendre la respiration d'un autre siècle. »[27]

Pour l'auteur des *Mémoires*, la durée intérieure ne se constitue pas à partir des expériences originaires et privilégiées ; les souvenirs du passé ne garantissent ni l'assise du moi présent ni la création continue de soi par soi. Ce sont les points qui distinguent Chateaubriand des écrivains du siècle précédent : les dérniers ont découvert la mémoire affective et s'y appuyait pour assurer leur identité et la continuité de leur être.[28] Par contre, Chateaubriand souffre de la discontinuité de son être ; le moi présent ne peut pas se nourrir du souvenir du passé.[29] A. Vial souligne le rapport négatif de l'auteur des *Mémoires* avec le passé : « le passé est l'arène vaste, immobile et stérile des formes de soi, des moi, qui ne sont plus, abolis jusque dans le souvenir. »[30]

3 La Hantise de la mort

De cette conception de l'être, marqué de la discontinuité découle la conscience négative sur l'existence humaine : la mort voire la hantise de la mort constitue le leitmotiv des *Mémoires*.

La conscience de Chateaubriand est remplie de diverses images de la mort. Pour lui, la mort ne se borne pas à assallir à la fin de l'existence, mais bien même avant la mort biologique, son être est affecté de multiples signes lugubres. Car, dès sa naissance « déjà tout un monde s'était écoulé ».[31] Son univers imaginaire est occupé de thèmes mortuaires, tels que le tombeau, la momie ou bien des mots qui sont les allégories de la mort ; vacuité, effacement, fragmentation, dissémination, absence.[32]

Dans son monde imaginaire, les endroits sont souvent associés à la notion de la mort. En particulier, ses villes préférées comme Venise et Rome, incarnent à ses

yeux des figures lugubres. En fait, ce qui hante l'imaginaire de Chateaubriand, ce sont les objets qui incarnent la force de la mort. L'auteur des *Mémoires* est attiré par la présence qui annonce l'absence future ; il s'attache aux phénomènes du processus de la disparition. Ainsi il est fasciné par des ruines, abondantes dans ses oeuvres, par des familles aristocratiques en dégénérescence et par des villes en déchéance. Mais l'imaginaire mortuaire de Chateaubriand trouve son expression la plus réussie dans la scène de la nuit de Westminster, où d'innombrables thématiques de la mort se répercutent[33)].

> Après avoir hésité dans le choix de mon gîte, je m'arrêtai près du mausolée de Lord Chatam, au bas du jubé et du double étage de la chapelle des Chevaliers et de Henry Sept. A l'entrée de ces escaliers, de ces asiles fermés de grilles, un sarcophage engagé dans le mur, vis-à-vis d'une mort de marbre armée de sa faulx, m'offrit son abri. Le pli d'un linceul, également de marbre, me servit de niche : à l'exemple de Charles-Quint, je m'habituais à mon enterrement[34)].

Ce cercueil creux, préfiguration de la disparition future de l'auteur, se trouve au milieu des tombeaux des personnages célèbres, signes de la mort personnelle et historique .

Entouré des dépouilles des aristocrates anglais et des menbres de la fammille royale, l'auteur des *Mémoires* songe à la futilité de l'existence humaine et à la vanité de la gloire politique et intellectuelle de ceux qui se sont distingués autrefois et qui ont marqué à jamais la mémoire collective des générations postérieures.

> J'étais aux premières loges pour voir le monde tel qu'il est. Quel amas de grandeurs renfermé sous ces dômes! Qu'en reste-t-il ? Les afflictions ne sont pas moins vaines que les félicités ; l'infortunée Jane Gray n'est pas différente de l'heureuse Alix de Salisbury ; son squelette seulement est moins terrible, parce qu'il est sans tête ; sa carcasse s'embellit de son supplice et de l'absence de ce qui fut sa beauté. Les tournois du vainqueur de Crécy les jeux du Camp du Drap-d'or de Henri VIII, ne recommenceront pas dans cette salle des spectacles funèbres. Bacon, Newton, Milton, sont aussi profondément ensevelis, aussi passé à jamais que leurs plus obscurs contemporains[35)].

Une fois décédés, infortunée ou heureuse, vainqueur ou vaincu, génie ou médiocre, tous retournent au néant : tous les écarts du destin qui ont séparé leur existence, estime Chateaubriand, s'annule. Les qualités personnelles et les expériences humaines s'avèrent insignifiantes et inutiles devant la mort qui ensevelit tout et le temps qui efface tout.

Dans ce monument religieux, seule la mort s'impose ; elle se multiple et se répercute sous la figure d'innombrables tombeaux, où se manifestent la solitude de l'être et le vide des siècles.

> Peu à peu, m 'accoutument à l'obscurité, j'entrevis les figures placées aux tombeaux, je regardais les encorbellements du Saint-Denis d'Angleterre, d'où l'on eût dit que descendaient en lampadaires gothiques les événements passés et les années qui furent. : l'édifice entier était un temple monolithe des siècles pétrifiés[36].

Devant les sépulcres des personnages illustres, Chataeubriand n'évoque ni leurs vertus ni leurs actes imitables. Les *Mémoires* de l'âge classique étaient destinés à illustrer des faits mémorables et exemplaires des personnages éminents[37], tandis que Chateaubriand souligne l'égalité devant le destin mortel et la soumission à l'ordre de la nature en dépit de leur distinction sociale et politique.

Il semble s'écarter de sa doctrine initiale de l'autobiographie : selon lui elle doit se limiter à présenter ce qui est honorable et bienséant : s'il évite d'étaler des anecdotes sordites et minables à la différence des *Confessions* de Rousseau[38], il n'hésite pas à montrer la misère et la vanité de l'existence humaine qui s'éteint dans l'anonymat et s'efface dans l'oubli à la suite de la dissolution ontologique plus que biologique de l'être en fin de l'existence ; ce sera le principal sujet de la dernière partie des *Mémoires*.

Note

1) *Mémoires d'outre-tombe* tome I p. 435/ livre 1 chapitre 13 (ensuite MOT 1–435 / 1–13), Chateaubrind, pléiade, Gallimard, Paris, 1951.
2) H.-P. Lund, Chateaubriand et les ailleurs de l'écriture, in. Chateaubriand les

mémoires d'outre-tombe 4eme partie, Sedes,Paris, 1990, p. 60.

3) H.-P. Lund *op. cit.* pp. 76–77 / J.-P. Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Seuil, Paris, 1967, pp. 113–114.
4) J.-P. Richard, p. 18
5) *MOT* 1–12 / 1–1 : voir, pp. 1121–1122 du même volume, dans les notes et les remarques, la note qui apporte la précision sur ce point : « c'est là (en 1185) que fut établit la charte qui régit les successions dans la noblesse bretonne jusqu'à la Révolution. L'aîné héritait de tous les biens paternels, il prélevait sur eux le « préciput », c'est-à-dire le « chef-lieu » et son « courtil », puis gardait les deux tiers du reste à son choix, à charge de partager le dernier tiers également entre ses cadets, leur assignant leur part sans être tenu de leur constituer en terres ou en seigneuries. »
6) J.-P. Richard, *op .cit*. p. 12.
7) J.-P. Richard, *op .cit.* p. 106.
8) *MOT* 1–878 / 22–16
9) A. Vial, *Chateaubriand et le temps perdu*, Paris, 10/18,1971, p. 49.
10) G. Poulet, *Etudes sur le temps humain*, tome 1, Plon , Paris, 1952, pp. 32–37.
11) *Ibid*. pp. 30–32.
12) *MOT* 1–50 / 2–1
13) *MOT* 1–143 / 4–12
14) *MOT* 1–108 / 4–1
15) *MOT* 1–101/ 3–14
16) *MOT* 1–446/ 13–6
17) *MOT* 1–348 / 10–3
18) Cependant quelques critiques contestent la version présentée par J.-J.Rousseau dans les *Confessions* sur son bonheur de l'enfance : voir notamment l'étude de Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975.
19) *MOT* 1–104/ 3–16
20) *MOT* 1–71 / 2–8
21) *MOT* 1–349 / 10–3
22) J.-P. Richard, op. cit. p.16.
23) *MOT* 1–436 / 13–2
24) *MOT* 1–76, 77 / 3–2
25) *MOT* 1–76/ 3–2
26) *MOT* 1–355/ 10–5
27) *MOT* 2–505/ 35–7
28) G. Poulet analyse la stuation des auteurs du XVIIIe siècle sur ce point : « par le

souvenir l'homme échappe au momentané ; par le souvenir il échappe au néant qui se trouve entre tous les moments de l'existence. » ; « exister, c'est donc être son présent, mais c'est aussi être son passé et ses souvenirs. » *op. cit.*, p. 31.

29) *Ibid*. p. 36.
30) A.Vial, *op.cit*. p. 57.
31) *MOT* 1–103/3–16
32) J.-P. Richard, *op. cit*. pp 7–28.
33) Cette scène semble être inventée ou imaginée ultérieurement en 1822 lors de son duxième séjour à Londre et au moment de la rédaction de cette partie des *Mémoires*, alors qu'elle est supposée en 1793 durant son éxile en Angletere : c'est ce que suggère J.-P. Richard *op. cit*. p. 115 et p. 119. En matière de falcifications qui abondent dans les *Mémoires* de Chateaubriand, voir l'étude de H. Guillemin qui relève d'innombrables modifications et réctifie souvent « des contrevérités flatteuses » ; *L'homme des « Mémoires d'outre-tombe »*, Gallimard, Paris, 1964.
34) *MOT* 1–355/ 10–5
35) *Ibid*
36) *MOT* 1–356/ 10–5
37) A.Bertière, *Le cardinal de Retz, mémorialiste*, Klincksieck, Paris, 1977 , p.23.
38) *MOT* 1–525 et 526 / 15–7.